

Compte rendu d'expérience

Morgane Govoreanu

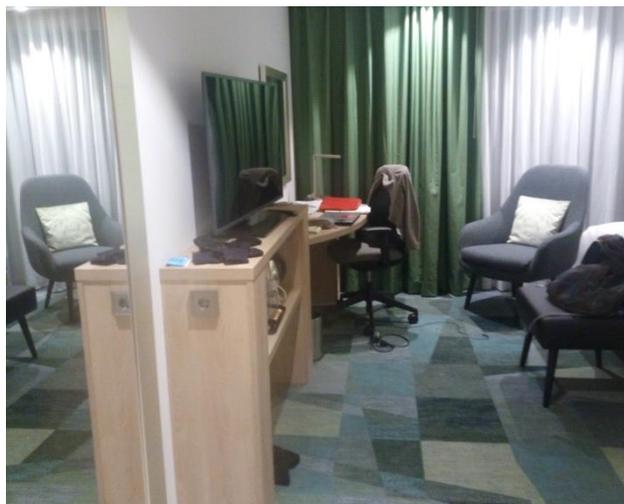
Professeure documentaliste stagiaire

Isfec de Toulouse

Ayant été admise dans ce programme, il m'a été proposé d'effectuer un compte-rendu d'expérience, autant pour l'intérêt que l'exercice pourrait revêtir pour moi que pour les organisateurs. Cela m'a intéressé, notamment comme nouvel exercice de réflexivité, une qualité enseignée et requise dans les pratiques enseignantes. Pour cela, j'ai choisi la forme du journal afin d'analyser à la fois la diversité des approches culturelles de mêmes situations jusque dans les gestes du quotidien, que pour mesurer plus aisément l'évolution de mon regard et de mes positionnements durant cet échange européen.

Berlin, samedi 1^{er} décembre 2018

L'arrivée et les rencontres



Hier, je suis arrivée à Berlin avec le groupe d'enseignantes françaises confirmées. Toutes travaillent et vivent dans l'académie de Toulouse. Toutes expérimentées, la plupart d'entre elles sont professeures des écoles et l'une d'entre elles est formatrice à l'Isfec, donc l'une de mes professeures de Master 2. Je n'ai aucune information sur le programme de cet échange, autant parce que son déroulé n'a pas été communiqué à l'avance que parce que ma formatrice souhaite me laisser découvrir ses contenus. Je ne suis pas inquiète car certes il y a des professeurs confirmés ou experts (soit plus de 5 ans d'expérience selon la typologie de Tochon), mais surtout il s'agit d'un Erasmus+, donc financé et organisé par l'Union européenne. Cela dit d'ores et déjà quelque chose de mes représentations des institutions européennes et de leur fonctionnement sur le terrain : j'ai confiance. C'est vrai que j'avais déjà profité d'un programme Erasmus lorsque j'étais étudiante à Sciences Po, ce qui m'avait permis de réaliser mon premier séjour à l'étranger, lors duquel j'ai découvert la Finlande et j'ai pu écrire ma première publication sous l'égide de Marja Järvelä, de l'université de Jyväskylä.

Cette confiance en les institutions européennes provient également des colloques et séminaires organisés par l'Union européenne où j'ai pu participer comme ceux que j'ai pu co-crée, grâce au financement du Fonds social européen, comme ce fut le cas pour la Biennale d'anthropologie de l'IIAC et PhotoiiAC. La technicité du dossier n'avait alors d'égal que son caractère synthétique. L'Union européenne perçue par les doctorants dont je faisais partie était chose sérieuse et exigeante. La culture française légaliste, comme elle a été caractérisée par Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique*, n'y est certainement pas étrangère non plus.

Dès la rencontre avec le groupe à Toulouse, je me sens très bien accueillie et l'objet d'attentions particulières. Celles-ci se prolongent jusqu'à Berlin où la coordonnatrice de la délégation française pousse la délicatesse jusqu'à me prévoir une chambre simple pour que je sois le plus à l'aise possible, alors que d'autres partagent la leur. Nous nous installons dans nos chambres respectives, avant de rencontrer presque tous les membres du groupe et d'aller dîner ensemble. En dépit des difficultés de communication liées à un anglais parfois peu assuré, les retrouvailles chaleureuses entre les coordonnateurs et l'envie d'échanger sont plus fortes et nous réussissons à nous faire comprendre. De légères différences apparaissent dans les manières de communiquer, entre ceux qui maintiennent une distance physique et d'autres qui entrent en communication *via* le toucher, un bras, une main. Les premières discussions laissent d'ores et déjà entrevoir des disparités en termes de représentations sociales de l'importance des enseignants dans leur société d'origine notamment par le salaire, également lié à la pénurie de candidats pour ces métiers-là. De même, les manières d'analyser des situations éducatives et pédagogiques soulignent des différences de formation : des Belges abordant des diagnostics relevant pour les Français du diagnostic psychologique ressortissant alors de soignants ou d'éducateurs sociaux. J'ai été marquée par la présentation du cas d'un élève de primaire présentant un trouble du sur-attachement par une collègue confirmée belge, au vu de son étayage de la description de la situation et de ses conséquences. J'aimerais que nos formations abordent ces aspects de manière plus approfondie et non plus seulement sous les bannières de leurs durs ou douloureux sigles et acronymes de PIA, PPRE, PPRS et plans personnalisés. Depuis mon lit, la couette remontée jusqu'aux yeux, balayant du regard mes stylos disposés sur le bureau, mes habits rangés dans la penderie, rien d'autre à penser que l'esprit critique et les technologies numériques. Je me sens prête à travailler dans des conditions idéales. Et cela, je me dis que c'est à l'Europe que je le dois. Certains peuvent y voir un concept vapoureux, moi c'est en regardant mes stylos, mes cahiers et cette jolie chambre si bien aménagée, que je saisis sa matérialité.

Berlin, dimanche 2 décembre 2018

Mon Mur

Cette journée est dédiée à la découverte de la ville. Nous faisons un tour de plus d'une dizaine de kilomètres à pied. Après notre rencontre de la veille, je vois que les appartenances nationales demeurent marquées, même si tout est fait pour susciter l'esprit de groupe : une photo de groupe par-ci, des incitations à la mixité culturelle par-là, nous arpentons de multiples quartiers où nous croisons des immeubles neufs, jouxtant des squats et autres campements d'anarchistes antifascistes. Les musées historiques et les parcs de la ville croisant notre chemin, nous sont

présentés à l'instar d'autres monuments comme le palais Humboldt ou l'université qui le jouxte. Nous traversons plusieurs marchés de Noël où nous goûtons des spécialités locales, notamment le vin chaud qui, au lieu d'égayer les esprits, les a fatigués. Les stéréotypes des enseignants enivres et sédentaires n'y résistent pas. Heureusement, le déjeuner n'est pas loin pour ragotter les groupes. C'est aussi l'occasion de poser des questions culturelles : pourquoi les Français se font-ils la bise quand les Allemands préfèrent s'embrasser ? Que soulèvent les fortes inégalités salariales et d'accès à la protection sociale au sein de la communauté économique européenne ? Et quelles en sont leurs conséquences pédagogiques (sentiment de déclassement ou de déconsidération sociale, indisponibilité psychique des professeurs –à cause de la peur et de l'angoisse de la faim-, sentiment d'insécurité professionnelle...) ? D'autres questions affluent également sur notre pays d'accueil, notamment sur les difficultés actuelles à concilier ses mémoires concurrentielles entre un passé nazi qui hante les présents en faisant planer son retour menaçant, l'importance réelle de l'extrême-droite dans le pays à l'instar de ses voisins européens et l'impact de ces logiques sur pratiques pédagogiques.

Toutes ces questions et bien d'autres encore bruissent dans ma tête ce soir, alors que je me couche. Elles se mêlent à celles du Mur, au Mur, vu ce matin, celui « de la honte », réapproprié, ré-empare où « l'amour [devient] fractale », le passé un fantôme et le Mur une illusion d'optique et une galerie artistique. Plus que le baiser de Brejnev et de Honecker sur ce qui est devenu la East Side Gallery de plus d'un kilomètre ou encore l'œuvre de Banksy, les peintures de Thierry Noir valent avec celles vues sur les vestiges du Mur de Berlin. Et celles qui restent alors que je m'endors, ne sont plus celles des mises en scènes institutionnelles et du marché de l'art international, mais le Mur fait, refait, défait, par les habitants et usagers de la ville. Alors, ce bout de Mur, dont je ne sais pas bien s'il sera conservé demain, isolé, malmené dans un chantier de construction loin des appareils photo des touristes, ce petit bout de mur, c'est mon Mur de Berlin, celui qui peuplera mes pensées pour tous les oubliés qu'il contient, les exclus, les marginalisés, les excentrés.



*Berlin, lundi 3 décembre 2018***Pédagogie transculturelle et numérique... Ou l'inverse ?**

Si j'ai trépillé d'impatience pour cette journée avant le départ, les rencontres avec les membres du groupe et l'observation des pratiques l'ont adouci. Je commence à m'interroger sur mes propres attentes : que signifient-elles, d'un point de vue individuel autant que collectif ? Quelles images chercherais-je à (me) donner (de moi) et quelles images idéalisées tenterais-je de réaliser ainsi, en les projetant sur le groupe ? Je crois comprendre en partie les frustrations intellectuelles de certains participants par le passé. Plus que cela, j'observe que les coordonnateurs, professeurs des écoles chevronnés, s'attellent à construire l'esprit de ce groupe changeant d'une année sur l'autre, à nous donner des repères socio-spatiaux dans cette ville et ce système d'enseignement que peu connaissent. Ils ont aménagé différents temps de visite de la ville, de ses institutions et des partenaires et représentants des institutions en général et particulièrement scolaires. Alors, je prends conscience que les enjeux culturels sont ailleurs : s'il est intéressant de mesurer les différents positionnements culturels vis-à-vis des technologies du numérique, les incidences que cela peut revêtir dans les pratiques pédagogiques dans et avec le numériques, il semble également majeur de mesurer les différences ailleurs. Comment ne pas voir que l'absence de communication sur les aspects théoriques n'est pas une paresse intellectuelle mais un manque de compétence en langues étrangères, pour ces générations, entrées déjà largement adultes, dans l'Union européenne et qui n'ont, de ce fait, pas bénéficié des enseignements actuels en langues étrangères ? Comment ne pas comprendre que le projet européen si fréquemment remis en question signifie cela aussi : se réunir, pratiquer, ce que chacun peut à sa mesure, selon sa disponibilité du moment et ses capacités, simplement pour vaincre les préjugés ? Plus encore, des émotions contrariées affleurent quand je me

rends compte que les ressortissants des pays les plus fragiles économiquement ne laissent jamais leurs affaires dans une salle commune comme le font les autres participants. La perte de ce petit sac, ce qu'il contient, ce manteau, constituerait un drame faute de pouvoir se rééquiper. Je vois aussi ceux qui s'attardent durant les moments de partage, alors que d'autres commencent à gigoter, souhaitant rentrer. Peut-être que c'est ça, aussi, l'Europe : vivre ensemble, à côté, partager, même des petits riens, un bout de gâteau, prêter une veste à celui arrivé léger dans ce climat froid. S'éprouver au quotidien, tisser ces liens nécessaires à la confiance mutuelle, pour la paix, au-delà de toutes nos différences.

Si je m'impatientais, c'était pour nos premières heures de cours d'aujourd'hui. Nous avons commencé par des observations de pratiques pédagogiques avec à chaque fois l'usage de supports numériques, à coup d'une demi-heure par groupe en classe. Si les pratiques étaient multiples, avec toujours l'usage du tableau blanc interactif, parfois centre de toutes les attentions comme en langue vivante pour faire participer les élèves ou simple rappel des attendus en géographie, les conceptions l'étaient également, entre le levier motivationnel, l'artifice institutionnel ou le noyau technique à pratiquer notamment en informatique ou en classe de méthodologie. Ce que j'en retiens est cette question répétée par cet ancien ingénieur industriel reconverti à la cinquantaine au professorat, en pleine conscience de toutes les difficultés de ce métier qui semble tout aussi discrédité socialement en Allemagne qu'en France : qu'est-ce que cela apporte à mes élèves ? Quel est leur intérêt ? Ce n'est pas uniquement parce que son champ de compétence recouvre celui attribué en France au professeur documentaliste, mais parce qu'il exprimait les questions qui me semblent les plus importantes pour le thème qui nous réunit. Alors l'inflation d'outils numériques dans les pratiques pédagogiques me semble bien insipide face à ces simples questions.

Une question me taraude encore : moi qui vantais mon cours en première et deuxième année post-bac d'esprit critique élaboré avec des pédagogies actives, expérientielles, je n'utilisais qu'un tableau blanc et des questions griffonnées sur une feuille de papier. Comment l'adapter aux technologies numériques ? Cela passe-t-il nécessairement par l'usage de ces technologies ? Que signifie leur non-usage sur un tel sujet ? Quel message sous-jacent transmettrais-je alors ? Je dois encore y réfléchir. Et puis, en dépit de toutes les différences notées précédemment, je ne doute pas que l'intelligence collective me donnera des éléments de réponses dans les jours suivants. Je vais dîner avec les autres et puis marcher un peu, découvrir Berlin.

Berlin, mardi 4 décembre 2018

~~Google.~~ Rage against the suchmachine

Journée institutionnelle et historique pour envisager un autre aspect de notre thématique ; tel est le programme. Alors, le leitmotiv revendiqué trois fois par le guide du Bundestag, comme pour exaucer un souhait « *we don't trust high-tech* » (je le soupçonnai un instant de le faire à notre attention), résonne étrangement à mes oreilles françaises imprégnées par les travaux de Jonathan Chibois sur les systèmes d'information de l'Assemblée nationale¹. Ma question l'étonne, ce positionnement lui semblant si évident. D'abord, les arguments historiques : durant les années 1990,

¹ Pour les curieux : <https://laspic.hypotheses.org/2082>

le Bundestag allemand en pleine transition technologique, alors encore à Bonn (la ratification du transfert signée en 1991 ne fut orchestrée qu'en 1999), a connu plusieurs scandales décrédibilisant les représentants politiques. Ainsi, à différentes reprises les députés ont dérobé les votes de leurs collègues en désaccord en appuyant sur les boutons de leurs tables, faussant les votes. De plus, quatre pannes technologiques restées insolubles ont refroidi les représentants allemands de leurs ambitions technologiques. Enfin, l'argument d'autorité par la tradition : parmi les modalités de vote dans le Bundestag, outre la main levée et le bulletin secret, les députés peuvent également choisir entre trois portes : oui, non, je m'abstiens. S'ils ne votent pas, ils ont une retenue sur salaire. Ce système serait issu de l'ancien monarchisme, à l'instar de celui de Westminster. Tout cela est corroboré par le député que nous rencontrons qui dépeint le fonctionnement du Bundestag comme « old school » avec des fax, des documents rédigés à la main et des ordinateurs démodés depuis presque vingt ans. Si pendant les campagnes, il reconnaît que ses équipes sont très actives sur les réseaux sociaux, il ne cesse de rappeler l'importance du contexte, tout en donnant des exemples des conséquences d'un manque d'éducation aux médias, dans le vote protestataire d'extrême-droite par exemple et la montée des populismes. Tout cela, en avouant qu'il ne sait pas comment l'éducation aux médias et à l'information (EMI) est organisée à Berlin.

Alors, tout cela m'apparaît comme un jeu de balle où chacun se renvoie la balle de l'EMI, en exigeant que cela soit fait sans jamais se demander si cela l'est vraiment et comment, laissant alors les jeunes seuls dans cette jungle, parfois féroce, parfois tellement dense qu'elle en devient impénétrable ou ne laisse pas ses visiteurs en sortir. Quand je pense aux professeurs documentalistes français, pionniers malmenés et pourtant spécialisés sur ces questions, je me dis qu'ils auraient de beaux jours devant eux... Si le gouvernement ne leur tournait pas le dos².

Pour m'aérer l'esprit, prolonger mon expérience de la ville, je pars en quête d'autres pratiques urbaines critiques : le street art. C'est en déambulant dans l'après-midi bleu nuit au fil des peintures sur les murs, des tags, des graffitis et autres muraux que je découvre, quelque part sur Auguststraße, une exposition : celle des portraits, tout en courbes, en lignes de fuite et en



² Réponse personnelle à l'article ci-après : Bernat, Laurent (2003). « Les documentalistes ont l'avenir devant eux, mais... Ils l'auront dans le dos chaque fois qu'ils feront demi-tour ! », *Documentaliste-Sciences de l'information*, n°2/40, 142-147.

perspective, de Sven Marquardt, un célèbre vider de boîte de nuit, photographe de renom et écrivain. De son christ au visage enroulé de fil d'argent doré à la lumière, au portrait étouffant d'une grand-mère, la peau parcheminée, au jeune enfant hurlant, vibrisses dessinées, yeux pétrifiés. Tel un décor de Jodorovsky, Berlin est le lieu de tous les possibles, intellectuels et artistiques, des rencontres prolifiques. Ce n'est plus Paris, l'odalisque, dévorée par ses progénitures que sont un marché de l'art survalorisé et l'endogamie surannée de classes privilégiées. Alors le renard roux presque argenté à la lueur des réverbères, aperçu alors qu'il se dirigeait vers le parc domanial de Nordbahnhof, près de la Schwatzkorpffstraße, me plonge dans des rêveries. La Porte de Brandebourg, entre la Hanoukkia de la fête des lumières qui lui fait face et les deux rangées de pierres qui traversent l'avenue Ebertstraße, trône sur les vestiges de son passé. Les graffitis me rappellent à la réalité, leurs refrains entêtants rythment mes pas : « Google, search such suck sub- »³, « Google, search such suck sub- ». Google, la machine à chercher, la machine à tuer [et pas qu'avec les données]. Alors, pour notre thématique : « rage against the such[search suck sub-]machine » ?

Berlin, mercredi 5 décembre 2018

Berlin mon amour



Les jours m'entraînent dans leur flot de surprises et de réflexions. La formation d'aujourd'hui est dispensée par l'académie Cisco, l'une des grandes entreprises d'informatique nord-américaine, en tous points égale aux GAFAM, avec son lot de scandales d'atteinte aux droits de l'Homme et son architecture informationnelle si bien structurée. Le discours est bien léché, jusque dans sa plus simple honnêteté : oui Cisco s'ouvre aux logiciels libres et gratuits pour plaire au plus grand nombre (et économiser sur d'autres frais). Et oui, s'ils créent et dispensent des formations gratuites, c'est qu'ils y ont un intérêt : quand les petits d'aujourd'hui seront grands et prendront des décisions quant aux solutions informatiques à adopter. Un investissement sur quinze ans ou une « perverse normalité » (Asisi, voir ci-après) ? Alors la question désormais prédominante à mes yeux revient : quel est l'intérêt des élèves ? Qu'est-ce que cela leur apporte ? La visite de l'école primaire de notre établissement hôte la repose encore différemment. Nous fûmes tout ahuris dans ses larges couloirs, mirant les trampolines coffrés dans le sol, les multiples espaces extérieurs d'activité, les formes

³ Google, qui est un moteur de recherche (search), un tel (such) moteur de recherche hégémonique, qui craint, qui pue (sucks), google la sub-machine (mitrailleuse)

chaleureuses des renforcements dans les murs prévus pour accueillir les élèves. Pourtant, à peine inaugurée, elle est déjà obsolète comme nous l'explique l'une de ses professeures : pas d'espaces d'affichage ni de travail visuel à cause de la peinture trop chère, plus de bibliothèque ou de CDI (centre de documentation et d'information), faute de salles suffisantes pour accueillir tous les enfants arrivés dans le quartier après le dessin des plans, il y a vingt ans. Aucun enseignant ni personnel d'éducation n'a été consulté pour l'architecture et l'aménagement des espaces du bâtiment. Esprit critique et espaces d'apprentissage, un sujet aussi brûlant d'actualité que piquant de la gêne qu'il suscite, non ? J'en saurai davantage à la fin de mon mémoire et j'espère vous aussi lecteur(s) et lectrice(s).

En attendant, je continue de déambuler dans la ville, pour l'observer et l'explorer, la humer et la (res)sentir. C'est de cette manière que je suis arrivée au Check-Point Charlie folklorisé, qui sonnait aujourd'hui aux familiarités mexicaines de l'un des jeunes, employé comme garde factice. Une enseignante allemande nous avait, avec Christine Larroque, ma formatrice, conseillé le musée du Mur de ce quartier et non les autres, trop touristiques. C'est ainsi que nous vîmes au musée Die Mauer. Si les photographies et films d'amateurs retracent la vie avec le Mur depuis les lunettes intimes de ces preneurs d'images, l'exposition *Wall* de Yadegar Asisi m'a donné à voir et m'a fait imaginer ce qu'est de vivre avec un Mur : submersion par ce grand mur de trois mètres pourtant pas si insurmontable physiquement, mais par l'obsession des habitants de l'Ouest pour ce tout du Mur fait des silences et des absences de ceux de l'Est. Avec ses installations de lumières sur des supports imprimés, retouchés pour que la 3D nous saisisse, nous enveloppe, j'ai eu l'impression de marcher dans ces rues le long du mur, entre les noms, les messages familiers, les quelques dessins et peintures qui l'ont orné à l'ouest. La musique de Eric Babak, « Berlin – The Wall », revient comme un hymne, réveiller des passions endormies. Berlin mon amour : ville vivante, ville rêvée et réappropriée, ville ouverte désormais qui rejoue ses démons du passé pour les exorciser. Après des heures à regarder ce mur presque en vie, nous décidâmes de rentrer. La demi-heure annoncée par l'application aurait dû nous alerter, mais sous le coup de l'émotion, entre l'intensité de l'expérience et les questions qu'elle suscite, nous nous sommes lancées pour finalement arriver presque deux heures après. L'appareil s'obstinait alors que nous avons largement dépassé notre quartier de résidence temporaire et réorienté notre marche selon les panneaux rencontrés. Ce fut quinze kilomètres, avec nos sacs sur le dos. Nous rîmes à la compréhension de notre bévue mais j'étais tout de même insatisfaite : ne jamais laisser le pouvoir au 0,1% de marge d'erreur algorithmique. Ne jamais se fier aux algorithmes, toujours veiller à leur bon fonctionnement ainsi qu'à celui des applications, pour les humains que nous sommes.

Cette expérience tellement révélatrice d'enjeux pédagogiques et sociétaux sur la question des technologies numériques me renvoie au concret : et moi, quelles situations d'apprentissage et scénarii pédagogiques vais-je bien pouvoir mettre en place ? Cela tombe bien : la construction de contenus par groupes, c'est demain.



Panorama, de Yadegar Asisi. Photo personnelle

Erasmus... +

C'est le jour que nous attendons tous : après toutes nos discussions, rencontres, échanges de pratiques, nous allons enfin mettre les mains dans le cambouis pour bidouiller les pistons et vilebrequins de nos moteurs. Nous nous sommes alors répartis en groupes de niveau, plus que par centres d'intérêt (c'est vrai que les enseignants de primaire avaient davantage l'occasion de varier les critères d'affiliation). Dans le groupe franco-bulgare constitué autour de projets à l'attention d'élèves de lycée et du supérieur, les idées fusent : à partir d'expérimentations pédagogiques, comment mettre les élèves dans une posture heuristique réelle et non pas simplement formelle ? Comment donner corps à nos objectifs pédagogiques sur la thématique de l'esprit critique et des technologies de l'information et de la communication (les TIC, NTIC, numériques...) à partir des savoirs expérientiels des élèves ? Comment faire effondrer quelques certitudes ou impensés qui sont les leurs, pour qu'ils questionnent leurs pratiques ? Alors nos esprits ont turbiné : suggestopédie⁴, soumission à l'autorité et processus d'influence, logiques de marché et manipulation, et puis tous les phénomènes actuels à décrypter : théories du complot, *fake news* (fausses informations ou encore infox, comme il plaira de les appeler), rumeurs ; des références aussi, depuis le *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens* de Joule et Beauvois, au *maître ignorant* de Rancière, en passant par l'épistémologie algorithmique avec Bernard Chazelle dans son livre *The Discrepancy Method: Randomness and Complexity*. Lecteur, lectrice, de ces quelques pages, je ne peux que vous inviter à consulter le site du projet⁵ et, pour les plus curieux, le détail de notre séquence, dont je ne suis pas peu fière, je dois l'avouer, l'intelligence collective dans sa plus belle expression pédagogique. Ce fut bien difficile de nous arrêter. Comme d'habitude, j'ai mis du temps à ranger mes affaires, alors j'ai rattrapé en courant le groupe qui se dirigeait vers l'autobus pour la poursuite de notre programme : le musée berlinois des télécommunications. Forcément, l'on y voit l'histoire des communications se déplier sous nos yeux depuis l'Antiquité avec les messages laissés sur les murs, les pierres, en passant par l'histoire de la poste, dans laquelle les courriers postaux français ont joué un grand rôle comme en témoigne les sacs de courriers où le nom des compagnies était écrit en français. Quelle ironie que la poste ait été l'une des premières mises en réseaux du transport des messages (ici des courriers physiques) quand on en connaît le sort funeste, avec sa violente privatisation qui a engendré tant de suicides étouffés à l'époque⁶, bien avant ceux d'autres entreprises qui lui ont emboîté le pas, comme Orange en France. Tout cela pour aboutir aux téléphones, télévisions, ordinateurs, consoles de jeux vidéo, de leur création jusqu'à aujourd'hui. Il y a quelque chose d'étonnant à observer la muséification des objets de notre quotidien, notamment ceux issus d'un proche passé jusqu'au présent. Miniaturisation et praticité des supports d'information, accélération et fluidification du transport de l'information. $H = k \sum p_i \log_2 p_i \dots$ Le théorème de Shannon, bien sûr. Et puis leur sécurisation (cryptographie, protection des données...) dans l'espionnage et les pratiques quotidiennes. Après tout cela, je leur ferais bien tester à nouveau, aux élèves, les boîtes de conserve reliées par un tube pour adopter un regard distancié et plus

⁴ Méthode consistant à agir sur les images inconscientes et les émotions non conscientisées à l'aide de mises en scène physiques (décor, costumes, objets...). Cette méthode fut l'enjeu d'une précédente session de cet échange Erasmus+, donc des informations sont disponibles en ligne sur le site du projet à l'URL :

⁵ <https://ipa-erasmus.wixsite.com/monsie>

⁶ Marc Abélès, *Du public au marchand : antinomie ou compatibilité*, 1998.

concret sur le transport de l'information. Après notre extraordinaire déjeuner dans le restaurant du musée, nous nous rendîmes au musée d'art contemporain KW. Une claque : souffle coupé devant la découverte des œuvres autour des industries du sexe et de la pornographie assistée de poupées en silicone, avec toutes les questions qui en surgissent : réification de la femme déshumanisée à qui l'on peut tout faire, contribution à la culture du viol avec le mode « résistance » et la question de la pédophilie, l'industrie justifiant ses poupées comme alternative au viol d'enfants quand les philosophes s'insurgent contre cette banalisation de l'acte et l'invisibilisation de cette question sociale. S'ensuit l'émerveillement dans l'exposition de Steve Bishop, *Deliquescing*, mettant face à face les champignons contre l'oubli, le champignon crinière de lion dans un village fantôme. Une pause dans les créations intra-utérines de Tamara Henderson où il fait bon s'asseoir et s'allonger. Puis vient l'exposition maîtresse, celle qui subjugué et rompt, ferait presque passer le reste pour insipide : *La Retrospective 1965-2017* de Beatriz González, l'ironie de l'artiste en réponse au cynisme des faits, de la mort semée par les systèmes de domination où la femme racisée est l'éternelle perdante. Tout est dans le détail : celui des noms des œuvres comme *La pesca milagrosa*, pêche miraculeuse des corps du narcotrafic dans les cours d'eau locaux, celui dans le coin du cadre, comme ce pied non plus couvert d'une botte mais d'un simple et léger tennis qui pourtant massacre toujours les autochtones. Comment ne pas voir la violence, non seulement celle d'un État envers sa population, mais aussi celle intérieure de l'auteure qui a dû s'opposer à la déférence culturelle, celle du double discours⁷ pour faire advenir son art « [celui qui] raconte ce que l'histoire ne peut pas dire » (« *el arte cuenta lo que la historia no puede contar* »). La cruauté mise à nue. Alors, même si j'étais déjà rompue au cri de guerre de notre groupe déjà soudé, même si j'étais contente de retrouver mes pairs, je n'ai pas tenu longtemps dans cette taverne bavaroise aux quelques milliers de places, si typique et que tout ceux déjà venus en Allemagne piaffaient de joie à l'idée d'y retourner. J'avais le cœur endeuillé, l'esprit encore embrumé des vapeurs et autres brumes du musée. Je suis rentrée. Erasmus... +, ce soir je m'en vais.

Berlin, vendredi 7 décembre 2018

Ardeurs et chatolements

La nuit m'a ragillardie. Ce matin, il faut finir nos créations pédagogiques. Alors tous les groupes s'activent, les propos volent, les personnes s'affairent, jusqu'à la fin de matinée quand a lieu la présentation des situations ainsi nées. D'une boussole des médias pour développer l'esprit critique, à l'envisagement du réel et de l'irréel, de la fiction et du documentaire par les œuvres d'art en primaire (cela ne fait-il pas rêver ?), j'observe les pratiques et me rends compte que ces enseignants du primaire sont sacrément doués pour visualiser tout de suite leurs attendus finaux, à grands coups de couleurs et de dessins, d'esquisses et de traits tirés. D'autres s'inspirent de choses vues et proposent de suivre l'évolution d'un objet technologique dans le temps (téléphone, TV, ordinateur, poste...). Nous sautons de groupe en groupe d'une idée à l'autre, toutes très différentes et toutes très intéressantes. Je mesure à nouveau mon avance en tant que stagiaire professeure documentaliste, en termes d'outils numériques : framasoft, padlet, genial.ly, wordpress, picktochart, calameo, madmagz, actualite.co, entre autres applications en ligne pour créer des contenus

⁷ James Scott, *Los dominados y el arte de la resistencia*, 2001.

interactifs, nous sont si familiers. Alors je partage tous ces outils-là en interrogeant leur validité : pourquoi et pour quoi faire ? Surtout, ce qui me semble prégnant désormais est le manque d'esprit critique dans leurs usages, de la part de tout le monde, autant des professeurs parfois dupes de leurs outils (ce que j'ai pu être) que des élèves, parfois railleurs de la naïveté de l'enseignant mais tout aussi prêts à y succomber.

Le sort actuellement réservé aux professeurs documentalistes, malmenés, entre le développement des quart temps dans le privé, la quasi-absence à l'échelle européenne de cette énième exception française, obscurcit l'avenir au vu de l'intérêt pourtant gigantesque que revêt leur expertise en matière d'éducation aux médias et à l'information, ce à quoi, souvent avec bonheur, parfois avec ardeur, je m'emploie. Mes idées quant à l'avenir du métier, où se mêlent les questions d'espaces d'apprentissage, de déconsidération de la polyvalence des « prof-doc. » les biens nommés (les doc. à tout de l'Éduc. nat. : aux mots si compliqués comme esprit critique ou numérique et aux maux plus profonds, les premiers mis en cause quand quelque chose ne tourne pas rond), de double peine (les incompris et les mal vus parmi les enseignants si déconsidérés), d'avenir en point d'interrogation entre un retour de la conception gestionnaire du métier et la montée en puissance pédagogique des AED, avec toujours cette crainte lancinante que le métier disparaisse. Après ce petit tour d'écoles, de collège et de lycée berlinois, ce tour d'horizon des prof-doc. du voisin européen a renforcé mes interrogations. Christine me l'avait soufflé. Alors, c'est décidé : quitte à avoir les idées noires, autant les explorer et c'est une dystopie que je vais alimenter à coups de feuillets.

Dans le ciel européen, samedi 9 décembre 2018

Ciao Berlin



Le grand départ. Je me suis levée très tôt, pour profiter de la ville encore teintée de nuit. J'ai ouvert grand les rideaux qui m'ont tellement séparée du Mur cette semaine et je suis allée marcher. Sur les traces du passé, récent du début de semaine, qui longeait le plus ancien et s'y entremêlait. J'ai peu dormi et suis bien enrhumée. Un petit déjeuner vite avalé. Les Belges, avaient qui je devais

faire le trajet, sont déjà partis. Je plie, j'ouvre un placard, en ferme un autre, me cogne, rouspète et saute dans l'ascenseur, tant pis pour les escaliers cette fois : trop de retard. Trop d'oublis aussi : mes papiers, mon billet, le souvenir à rapporter. Je me rends bien compte qu'il s'agit d'actes manqués, que je n'ai pas envie de partir. Passer une semaine à ne rien faire d'autre qu'apprendre, découvrir, rencontrer, analyser, sans s'occuper ni se préoccuper de rien, cela ne pouvait que me plaire. Aller voir derrière les lignes parfois austères du Bauhaus la vitalité des créations dont la ville regorge, franchir les portes des palais prussiens pour scruter le renouveau de l'art contemporain, découvrir au détour d'une jolie rue pavée un monstre sacré de l'avant-garde qui frappe quiconque y entre. Je repense à cette effervescence en commençant à retoucher mes situations pédagogiques en regard de ce qui a été collectivement créé. Ne serait-ce pas cela, finalement, l'intérêt de tels projets, si hétéroclites : que les fils enchevêtrés du sensoriel et de l'intellectuel, du conscient et de l'inconscient, œuvrent à l'unisson du projet européen ? Après m'être perdue dans ces divagations aussi naïves que mièvres, j'en reviens à mes moutons : de quelles couleurs vais-je prendre les fils de laine pour représenter la Toile de sociabilité, de communication, d'araignée, des réseaux sociaux des élèves dans la classe ?